Document generated on 05/08/2025 1:10 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Michel HENRY : La barbarie, Paris, Bernard Grasset, 1987, 247 p.

Gilbert Larochelle

Volume 11, Number 3, 1987

Une discipline, des histoires

URI: https://id.erudit.org/iderudit/006449ar
DOI: https://doi.org/10.7202/006449ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Larochelle, G. (1987). Review of [Michel HENRY : La barbarie, Paris, Bernard Grasset, 1987, 247 p.] *Anthropologie et Sociétés*, *11*(3), 180–182. https://doi.org/10.7202/006449ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Elisabeth TOOKER : *Ethnographie des Hurons, 1615-1649*, traduit de l'américain par Berthe Fouchier-Axelsen, coll. Signes des Amériques, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, 1987, 215 p., biblio., appendices.

Cet ouvrage très connu des amérindianistes a été publié en 1964 par le Bureau of American Ethnology (Bull. 190) de Washington. Le public francophone en bénéficie à présent grâce à l'excellente traduction de Madame Fouchier-Axelsen.

Le texte intéressera tous ceux qui veulent mieux comprendre les traditions huronnes; les notes très abondantes qui font constamment la comparaison avec le cas des Iroquois qu'étudiait alors Elisabeth Tooker, et l'index très utile proposé par la traductrice, révisé et complété par Marcelle Roy, seront précieux pour ceux qui veulent aller plus loin.

Elisabeth Tooker a extrait des volumes 7 à 34 des *Jesuit Relations and Allied Documents* (plus complets que les 5 livres publiés par les Éditions du Jour en 1972), du livre du Père Sagard et des écrits de Champlain, l'ethnographie qu'on pouvait y trouver sur les peuples hurons et leurs voisins. Son livre restera un ouvrage indispensable aux études huronnes et iroquoises. Il faut remercier Recherches amérindiennes au Québec de cette publication qui fait honneur à sa collection, même si quelques illustrations et cartes de la Huronie auraient été les bienvenues.

Yvan Simonis
Département d'anthropologie
Université Laval

Michel HENRY : *La barbarie*, Paris, Bernard Grasset, 1987, 247 p.

Les fins de siècle sont toujours des temps propices aux eschatologies, repères chronologiques que l'on utilise souvent pour marquer le mouvement des idées, la récurrence ou la disparition prochaine de certains thèmes. Annonçant la décadence de la culture, le livre de Michel Henry semble s'inscrire dans cette tendance après que maints auteurs aient prophétisé tantôt l'épuisement du social (Baudrillard), tantôt le crépuscule du socialisme (Touraine), et cette fin, qui fut peut-être un prodrome des autres, celle des idéologues (Bell, Aron). Si elle est la dernière en liste, l'échéance de la culture n'en paraît pas moins aiguë. Elle se caractérise primordialement, selon l'auteur, par l'entrée dans la barbarie : « Certes ce n'est pas la première fois que l'humanité plonge dans la nuit. On peut même penser que cette aventure amère lui est arrivée bien des fois et c'est la gorge serrée que l'historien ou l'archéologue relève les traces d'une civilisation disparue » (p. 7).

Singularité de l'époque contemporaine, la barbarie advient désormais par le savoir scientifique qui progresse dans la rupture qu'il renforce avec un domaine qui lui était jusqu'ici complémentaire, sinon essentiel : celui de la culture définie comme la relation immédiate que les hommes nouent avec le monde qu'ils habitent. Originale, certes, cette forme de déchéance qui ne « s'était jamais vue » emporte maintenant un double mouvement : « l'explosion scientifique et la ruine de l'homme » (p. 7).

Le déclin constaté est d'abord et avant tout celui de la Vie. Principe premier et absolument nécessaire, celle-ci représente, dans cette perspective, une sorte d'énergie pouvant donner l'impulsion à toutes les sphères de l'action humaine et, par surcroît, le critère ultime à l'aune duquel tout doit être rapporté. La culture en constitue d'ailleurs la manifestation la plus révélatrice. Elle n'a de réalité qu'à travers elle, étant en fait « une action que la vie exerce sur elle-même et par laquelle elle se transforme elle-même » (p. 14). Elle désigne aussi ce mouvement d'accomplissement incessant par lequel elle tend à se perpétuer et à s'accroître.

Deux formes de culture sont distinguées sous la plume de Michel Henry. D'abord, les formes primaires de la vie (abri, nourriture, loisir, etc.). Ensuite, les formes secondaires ou de plus grande élaboration (l'art, la religion, l'éthique). Cette culture au second degré révèle les savoirs de la vie, c'est-à-dire la connaissance que tout être humain a de son monde pour pouvoir y fonctionner dans sa pratique de tous les jours. Par exemple, dit-il, manipuler un livre, en tourner les pages, le feuilleter sont des gestes qui exigent une intelligence de la vie, une connaissance pratique. Or, poursuit-il, cette expérience du monde sensible n'est en rien réductible au savoir que contient le livre. S'opposent alors de façon irréconciliable la connaissance de la science et celle de la vie qui, répétons-le, se confond avec la culture: « la science n'ayant aucun rapport avec la culture, le développement de la première n'a rien à voir avec celui de la seconde » (p. 37).

« La science jugée au critère de l'art ». Ce titre du chapitre deux annonce le sort réservé dans le livre à toute forme de connaissance qui ne relève pas immédiatement de la pratique, du sensible. Si la vie fonde « l'a priori de tous les a priori » (p. 177), cette expression de la subjectivité absolue se voit désormais mise à mal avec l'avènement de la science qui s'offre comme le seul discours pleinement intelligible. Précisons au passage que l'« objectivité est pour la vie, dans l'optique de Michel Henry, le plus grand ennemi » (p. 70). La science ressortirait finalement à une entreprise hégémonique qui confine à l'auto-destruction délibérée du savoir : « le propre de la barbarie de l'Occident, et ce qui lui confère sa puissance formidable, c'est que le refus s'est accompli non pas contre toutes les formes de culture, mais à l'intérieur de l'une d'entre elles, celle du savoir » (p. 242).

Après le procès de la science, l'auteur va, en bonne logique, étendre son constat – faudrait-il dire son verdict – aux institutions qui véhiculent le discours officiel, celui qui s'impose et se répand dans le refoulement des autres formes du savoir. Ainsi, au chapitre sept, l'université devient le lieu de cristallisation d'un tel mépris de l'homme. Au nom d'une « improbable modernité », Henry cherche à démontrer qu'elle évacue les fondements mêmes de la culture. « Si art, éthique et religion constituent les formes fondamentales de toute culture et son contenu essentiel, que peut signifier un enseignement qui les ignore toutes trois, une université qui fait l'économie de la culture » (p. 221).

Mais, l'université n'est pas la seule à figurer au banc des accusés. Au chapitre six, la télévision lui disputait un rôle de déformation sévère de la vie. Rien ne semblait lui manquer dans le pouvoir qu'elle a censément d'en pervertir les manifestations les plus éclatantes. Pour ce penseur de la barbarie, elle devient une sorte de monstre dont l'emprise semble égale à sa capacité d'inoculer dans le corps social le virus du déclin. Son influence transforme la société en un vaste théâtre où l'économie et l'information, le sport et la littérature, la religion et la politique s'exhibent en spectacle. Négation de l'esthétique, apothéose de l'instantané et réduction de la vérité à la brutalité du fait. Mort de la subjectivité, mort de la vie. Le juge Henry, du haut de sa tribune, a prononcé la sentence.

Plus qu'une simple critique de la télévision estimée par trop artificielle, c'est à une dénonciation de toute la technique en tant que « pratique de la barbarie » et transcription de la science qu'il en appelle: « La science est un ensemble d'opérations et de transformations qui exclut toute référence au monde et à la vie elle-même ». Sans égard aux différents contextes de mise en œuvre, ni aux différents usages que les acteurs en font, la technique est rejetée d'emblée. Le ton quasi romantique qui s'en dégage, tout teinté de nostalgie, rappelle parfois celui de Michelet qui s'écriait: « Quel malheur de voir l'homme en face de la machine tombé si bas ».

Cet ouvrage s'inscrit en ce sens dans la ligne des théoriciens de la décadence qui, de temps en temps, sonnent l'alarme devant de prétendus glissements dramatiques des sociétés vers l'abîme. L'utilité de

semblable démarche, s'il en est une, réside peut-être dans le rôle de garde-fou qu'elle cherche à assumer. Toutefois, la verve du ton ne le cède en rien à celui d'un pamphlet et aux inévitables emportements qui l'accompagnent. De même peut-on déplorer le caractère par trop abstrait et l'abondance de circonlocutions dans plusieurs développements. Par exemple : « l'historial de l'Absolu » (p. 68), « le Dimensional extatique de la phénoménalité » (p. 66) ou encore « Dans la souffrance de son souffrir comme se souffrir soi-même » (et ainsi de suite jusque dans) « la plongée dans son être propre, son union et sa communion avec lui en la transparence de son affectivité » (p. 67-68). Pareilles expressions non seulement ne sont pas toujours claires, mais accentuent la gravité du ton dont sont coutumiers les penseurs de la décadence.

Le destin de ce livre tient d'une certaine ironie. La popularité dont il semble bénéficier en fait une expression concrète de ce que l'auteur a le plus vivement dénoncé : les produits et les images de la communication médiatique. Alors qu'il adresse une critique des plus vives à la société moderne et à ses formes d'accomplissement culturelles, jugées subversives, de la vie, n'est-il pas significatif qu'il soit précisément récupéré par ces mêmes média qu'il désavoue ? Ainsi, la société parvient-elle à absorber les attaques qui lui sont portées, fussent-elles les plus radicales : redoutable moyen de les banaliser !

Nzé Nguéma Fidèle Pierre
Département d'anthropologie
Université Laval

Gilbert Larochelle
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Jacques T. GODBOUT : *La démocratie des usagers*, Boréal, Montréal, 1987, 192 p.

En lisant Jacques T. Godbout, j'ai toujours pensé qu'un jour ou l'autre il exprimerait les fondements de sa pensée. Avec *La démocratie des usagers*, on peut dire qu'il y arrive un peu. Peut-être pas selon ce que j'aurais aimé découvrir mais sûrement selon ce qu'on pouvait pressentir.

Ce livre est une suite logique de *La participation contre la démocratie* paru en 1983. Godbout y approfondit les problèmes qu'il avait alors identifiés : le pouvoir des permanents. Ces derniers auraient des propensions à légitimer leur position en évacuant toute emprise sur eux, surtout celle des usagers dont ils se font les défenseurs inconditionnels. Ils s'autolégitimeraient à un point tel qu'ils fausseraient les règles élémentaires d'une saine démocratie et, par leur façon d'être, empêcheraient même l'éclosion d'une société davantage construite selon les attentes et les desiderata des usagers.

Considérant ce pouvoir comme nettement corporatiste et néfaste à une conception libérale de la démocratie, Godbout a construit son argumentation en conséquence. Après quelques précisions conceptuelles fort utiles en introduction, il aborde le vieux problème du producteur et de l'usager (chapitres 1 et 2). Je dis bien « vieux problème » parce qu'il perdure depuis la 1ère Internationale et n'a donné lieu qu'à des réponses opposées dès lors que l'approche mise de l'avant pour formuler une solution privilégie soit le producteur, soit l'usager, à l'époque le « consommateur », grâce auquel l'économie s'activerait selon l'intérêt de ce dernier. Par la suite, plaçant le citoyen au centre de son approche (chapitre 3), l'auteur poursuit en analysant l'importance grandissante des salariés dans la société post-industrielle (chapitre 4), importance principalement liée à l'essor des services publics dont les producteurs prendraient quasi en otage les citoyens-usagers. Dans ce modèle sociétal, le citoyen serait phagocyté (chapitres 5 et 6) dès que le jeu de la compétition s'atténue, jeu qui, par ailleurs, ne devrait idéalement que déboucher sur une société davantage égalitaire et respectueuse de l'environnement, une société qui ne placerait pas la croissance au cœur de son développement